

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Margaret Laurence, Kim Echlin, Tacia Werbowski

Hélène Rioux

Number 139, Fall 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62419ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2010). Review of [Margaret Laurence, Kim Echlin, Tacia Werbowski].
Lettres québécoises, (139), 30–31.

☆☆☆☆

Margaret Laurence, *Un oiseau dans la maison*, traduit de l'anglais par Christine Klein-Lataud, Québec, Alto/Nota bene, 2010, 286 p., 17,95 \$.

Des nouvelles entrelacées

Roman sous forme de nouvelles, *Un oiseau dans la maison* raconte l'histoire de la famille MacLeod telle qu'elle est vue par Vanessa, âgée de douze ans.

Et ce n'est pas une histoire heureuse, loin de là. Mais, on le savait déjà, celles de Margaret Laurence ne le sont jamais. Surtout quand elles font partie du cycle de Manawaka. Elles sont remplies de « bruit et de fureur », de frustrations et de rancœurs, de secrets étouffés. *Un oiseau dans la maison* ne fait pas exception.

Le livre commence par la description de la maison des grands-parents maternels, où, avec sa mère et son père — quand il n'est pas retenu au chevet d'un de ses patients —, Vanessa va souper tous les dimanches. Une corvée à laquelle il est impossible de se soustraire.

Cette maison de Manawaka est celle qu'entre toutes je porte en moi. Appelée « la vieille maison Connor » par les gens de la ville et « la Maison de brique » par la famille, elle était laide comme les navets d'hiver entreposés dans sa cave à légumes. (p. 15)

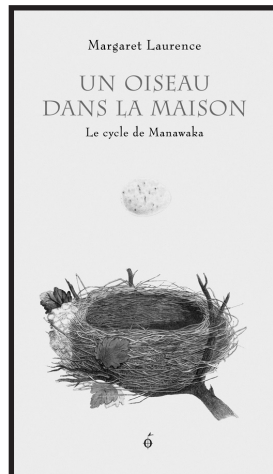
Cela nous donne une idée de l'ambiance.

LA FAMILLE

Bien que le père, Ewen, soit médecin, la famille vit plutôt pauvrement. Pas d'argent, par exemple, pour acheter une robe à Vanessa, même si celles qu'elle a lui arrivent « au nombril ». C'est la Crise, et les malades ne sont,



MARGARET LAURENCE



pour la plupart, pas en mesure de payer pour leurs soins. Beth, la mère, est fragile, effacée, un peu dépressive. La grand-mère, Agnès, est une femme paisible, ferme et droite, un « ange » ; Timothy, le grand-père, une terreur — dans sa tête, Vanessa l'appelle le « Grand Ours », à cause d'un affreux manteau hirsute taillé

Une évocation puissante et implacable. Comme toujours.

dans une peau d'ours qu'il porte en hiver. Et à cause de son tempérament revêche, bien sûr. Il y a aussi la sœur de Beth, Edna, qui, après avoir travaillé comme sténodactylo à Winnipeg, a perdu son emploi et a dû, à son corps

défendant, revenir vivre dans la « Maison de brique ». Proche parente de plusieurs personnages féminins emblématiques de Margaret Laurence — la Rachel d'*Une divine plaisanterie*, ou même l'inoubliable Hagar de *L'ange de pierre* —, elle rue dans les brancards. Vanessa la décrit en train de fumer des cigarettes dans sa chambre malgré l'interdit. On apprend aussi qu'elle a eu un amant à Winnipeg. Il lui rendra d'ailleurs visite à Manawaka, un soir, une visite qui finit mal. L'oncle Dan, enfin, frère aîné du grand-père, bohème, vaguement alcoolique et perpétuellement fauché, fait parfois irruption au milieu des agapes familiales. N'oublions pas Titoiseau, le canari d'Agnès, qui donne en quelque sorte son titre au livre — un autre, un moineau égaré, viendra plus tard. Voilà le portrait d'ensemble. À la fois morne et coloré. Terrifiant par moments.

Un petit frère, Roderick, voit bientôt le jour, la grand-mère meurt, suivie, contre toute attente, par Ewen.

Puis, dans la nuit noire autour de moi, j'entendis un son. C'était ma mère, elle pleurait. Pas fort du tout, mais du tréfonds d'elle-même. Je m'assis dans mon lit. Tout semblait s'être arrêté, le temps, mon cœur, mon sang lui-même. (p. 152)

Beth et les enfants emménagent alors, pour le meilleur et surtout pour le pire, dans la « Maison de brique ». Et la vie continuera, avec tout autant de bruit et de fureur, de frustrations et de rancœurs, jusqu'au départ des uns et des autres, jusqu'à la mort de Timothy, l'Ours, la terreur.

Une évocation puissante et implacable. Comme toujours.

☆☆☆☆ 1/2

Kim Echlin, *Un jour, même les pierres parleront*, traduit de l'anglais par Sylvie Nicolas, Montréal, Québec Amérique, 2010, 248 p., 22,95 \$.

L'amour et la guerre

Anne Greeves a seize ans lorsque, à L'Air du temps, une boîte de jazz montréalaise, elle fait la connaissance de Serey, un étudiant cambodgien, également guitariste dans un groupe qui s'appelle No exit. Au premier regard — comme dans les romans —, ils tombent aussitôt sous le charme l'un de l'autre. Envoûtés. *Un jour, même les pierres parleront* raconte la déchirante histoire de leur amour.

Orpheline de mère, morte dans un accident de voiture quand elle avait deux ans, Anne vit avec son père, professeur à la Faculté de génie, spécialisé dans la conception de prothèses, un homme taciturne et timide qui ne voit pas d'un très bon œil cette relation. Il trouve sa fille trop jeune pour s'engager, craint pour son avenir — qu'elle abandonne ses études, fasse un mauvais mariage, rate sa vie. Mais Anne ne cède pas. Elle a appris de sa mère

... que ceux qu'on aime peuvent disparaître soudainement, inexplicablement. Et qu'après, il ne reste rien. (p. 21)

Contre la volonté de son père, elle emménage chez Serey.

L'ABSENCE

Un jour, les frontières du Cambodge sont rouvertes, et Serey s'en va. Seul. « Je dois retrouver ma famille », explique-t-il à Anne. Sa famille dont il est sans nouvelles depuis quatre ans. « Je vais t'écrire », promet-il.



KIM ECHLIN

disant qu'il veut écrire un roman intitulé *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*. Puis, une nuit, onze ans après le départ de Serey, elle allume la télévision et reconnaît le visage de son amant dans un reportage sur le Cambodge. Elle quitte aussitôt le pays pour aller le retrouver.

LES RETROUVAILLES

Cela ne se fera pas sans peine. La deuxième partie du roman se déroule à Phnom Penh, où Anne débarque et entreprend ses recherches. Quelques personnes l'aideront dans sa quête : Mau, un chauffeur de taxi qui la conduira dans tous les bars et clubs de jazz de la ville, Sopheap, qui opère une cantine de nouilles, Will Maracle, un Amérindien de Kahnawake qui travaille à exhumers les ossements des victimes du régime de Pol Pot. Et un jour, elle retrouve Serey au Globe : appuyé au bar, il écoute un air d'Oscar Peterson. L'amour reprend où il avait été laissé. Reprend-il vraiment comme avant ? Entre les deux épisodes, trop de blessures se sont glissées.

Tu as dit que tu étais traducteur et je t'ai cru. Tu ne voulais pas parler de ta famille. Je t'ai fait confiance. Je me raisonnais : la souffrance avait été trop grande. Quand le téléphone sonnait, les seules intrusions dans ta chambre, tu disais que tu notais des rendez-vous pour le travail et, bien entendu, je te croyais. (p. 92)

Le reste de l'histoire est, comme il fallait s'y attendre, pathétique. Nous saurons ce qui est arrivé à la famille de Serey, Anne mettra au monde un enfant mort, Serey disparaîtra, Anne apprendra sa mort, elle voudra désespérément l'enterrer, mais n'en aura pas le droit. Elle reviendra au pays, se mariera, aura des enfants, divorcera, enterrera son père. Et passera le reste de sa vie à se souvenir.



Mais les semaines et les mois passent. Anne écrit lettre sur lettre, mais ne reçoit jamais de réponse — nous apprendrons plus tard pourquoi. Elle s'installe dans l'ancien appartement de Serey, elle étudie les langues, dont le khmer, évidemment, elle a des amants éphémères — elle mentionne un Haïtien qui la fait rire en lui

☆☆☆

Tecia Werbowski, *Chambre 26*, traduit de l'anglais par Nicole et Émile Martel, Montréal, Les Allusifs, 2010, 88 p., 13,95 \$.

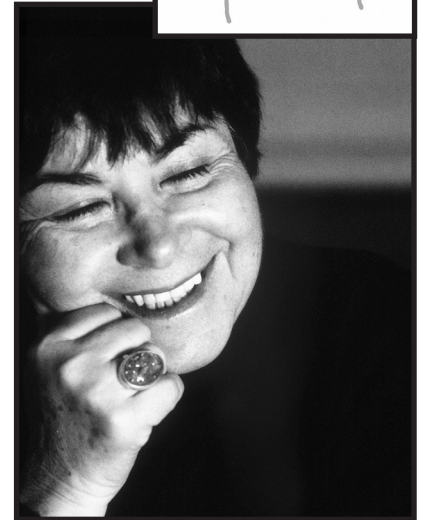
Petit polar

Un homme est trouvé mort étranglé dans la baignoire de sa chambre, la 26, à l'hôtel Saint André des Arts, à Paris. C'est un jeune inspecteur, Patrick Vernier, qui est chargé de l'enquête.

Il lui faut commencer par découvrir l'identité de la victime. Un sans-abri, semble-t-il. Un sans-papiers. Mais il avait deux chiens et c'est déjà une piste.

En suivant cette piste, l'enquêteur apprend que l'homme assassiné s'appelait Josef Hlavaty, que c'était un Tchèque inoffensif et courtois, à qui l'on ne connaissait pas d'ennemis, et pas d'autre amour que ses chiens qui le suivaient partout.

Les chiens en question, une vieille dame polonaise du nom de Maya Ney les a aussitôt pris sous son aile. Cliente de l'hôtel depuis nombre d'années, elle a également l'air d'en savoir plus qu'elle ne veut d'abord l'avouer sur cet assassinat. N'est-ce pas elle qui a convaincu le concierge de nuit de le laisser dormir dans la chambre 26 ? Vernier l'interroge sans beaucoup de succès. Son supérieur, Georges Laurier, aura plus de chance après avoir invité Maya dans un salon de thé. Nous retournerons alors plusieurs années en arrière, à Prague, quand « l'odeur de la peur » flottait, omniprésente, dans la ville, et apprendrons la sombre histoire de jalousie et de trahison qui s'y est déroulée. Et qui a trouvé son dénouement tragique dans une chambre d'hôtel à Saint-Germain-des-Près.



TECIA WERBOWSKI

Le roman est très court, plus une novella qu'un roman, ce qui explique peut-être que certains épisodes soient un peu flous, voire escamotés. On se demande, par exemple, comment cet homme, un SDF, a pu se payer un voyage à Montréal avec ses chiens. Surtout que ce séjour n'a absolument rien à voir avec la suite des événements. S'agissait-il de brouiller les pistes ?

Faisant alterner la narration de la première à la troisième personne, multipliant les points de vue — assassin, enquêteurs, témoins —, *Chambre 26* renouvelle en quelque sorte le genre et permet au lecteur de passer quelques heures somme toute agréables.

Auteure de courts romans, de nouvelles et d'un essai, Tecia Werbowski est née en Pologne et elle partage désormais son temps entre Montréal et Prague. ■